

LIBERTÉ

du livre d'André Gide

U. R. S. S.»

ne nous
oir per-
es, rien
ou en
nous
liberté

PAR

JEAN KNITTEL

de pensée dont nous jouissons encore en France, et dont nous abusons parfois.

André Gide.

Lorsque, plus tard, les historiens pourront porter un jugement d'ensemble sur l'époque que nous vivons actuellement et qu'ils verront les événements et les faits avec le détachement nécessaire, il est probable qu'ils constateront mieux qu'il ne nous est possible de le faire en ce moment, que la période actuelle est une des plus intéressantes, des plus passionnantes que l'humanité ait connue. Ils auront des événements du début du 20e siècle la même impression que nous avons aujourd'hui nous-mêmes en relisant les ouvrages immortels d'un Stendhal, ou cet incomparable observateur a décrit avec tant de sincérité et de perspicacité l'histoire de l'Europe après la révolution française.

Vraisemblablement, ces historiens jugeront-ils avec plus de sang-froid que nous ne pouvons le faire, la formidable évolution que nous subissons et sûrement porteront-ils sur la révolution russe un jugement plus sain que celui que nous pouvons porter en ce moment, où autour de cet événement les passions de nos contemporains sont déchainées.

Les événements qui se déroulent en ce moment en Russie et dont nous voyons la projection sur les autres pays d'Europe et du monde, les reflexes qu'ils suscitent, selon la structure économique, selon le tempérament des peuples, selon leur état de civilisation aussi, exerceront de toute façon des influences décisives sur l'histoire de l'humanité. Car quelles que soient les réflexions que suggère l'expérience bolchévique, quelle que soit l'influence que cette révolution exerce sur la vie politique et économique du monde, quelle que soit la sympathie ou l'antipathie qu'elle suscite, l'événement ne peut être nié, les faits ne peuvent être né-

gligés, ils donnent à notre temps une empreinte toute particulière.

C'est pourquoi le livre que vient de publier André Gide sur une visite qu'il a faite l'été dernier en U. R. S. S., prend les proportions d'un document historique et mérite d'être lu avec le maximum «d'objectivité» par les partisans comme par les adversaires de l'expérience russe.

André Gide a plus d'une fois déclaré son admiration pour l'U. R. S. S. Il avait, il y a trois ans, avec un enthousiasme dont certains se sont étonnés, mais qui est compréhensible quand on connaît la liberté d'un grand esprit et d'un homme aussi civilisé que l'est cet auteur, confondu les réalisations de l'U. R. S. S. avec «l'avenir même de la culture».

Finalement, il s'est rendu en Russie pour assister aux obsèques du grand écrivain Maxime Gorki et, avec beaucoup de droiture et de courage, il vient analyser les impressions recueillies et apporter au régime qui régit ce immense pays, des critiques qui suscitent les commentaires les plus passionnés. Le grand écrivain français, dans la préface de son ouvrage, se rend compte que les adversaires de la Russie bolchévique tireront un avantage de son livre, mais il estime que «la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir».

André Gide, certes, admire les réalisations qui ont pu être faites dans ce vaste pays, qui comporte la sixième partie du monde. Il reconnaît, presque avec joie qu'au point de vue de l'organisation de la production, de l'éducation ou plutôt du culte de la jeunesse notamment, des œuvres remarquables ont été mises sur pied. Mais, en fin de compte, son livre constitue une dure critique contre l'esprit qui règne actuellement dans la Russie de Staline.

L'écrivain français, hostile à toutes les tyrannies, surtout à celle qui s'exerce dans le domaine spirituel, se révolte contre les méthodes qui sont en application là-bas. Il critique avant tout l'abandon d'idées per-

sonnelles, la mise en esclavage même des aspirations artistiques exigée par le « conformisme », qu'ordonne à tous les Russes, et même aux étrangers, la dictature de Staline. André Gide se pose la question, si la notion du bonheur que prétendent instaurer ou commander les méthodes néo-moscovites peut résister à la saine critique d'un esprit libre qui toujours s'insurgera contre la « déification » des hommes et de leurs œuvres.

André Gide constate que les moyens employés par Staline pour la réalisation de ses plans quinquennaux, ont en somme anéanti les conquêtes dites révolutionnaires et il part en guerre contre les « complexes de supériorité » dont font preuve les dirigeants soviétiques et qu'ils insufflent avant tout à la jeunesse, risquant ainsi de lui faire perdre contact avec la réalité.

Sans doute, André Gide se rencontre-t-il, dans cette ligne, avec l'éternel révolutionnaire Trotski et ce n'est certes pas un hasard si ces deux hommes, si différents l'un de l'autre, l'un pur intellectuel, l'autre théoricien et technicien de la révolution, se rencontrent sur le plan de la critique, d'une critique presque mortelle.

Voyons comment André Gide juge la superbe dont font preuve ceux qui, en Russie, prétendent défendre les seules vérités admissibles :

« Comment n'être pas choqué par le mépris, ou tout au moins l'indifférence que ceux qui sont et qui se sentent « du bon côté », marquent à l'égard des « inférieurs », des domestiques, des manoeuvres, des hommes et femmes « de journée », et j'allais dire : des pauvres. Il n'y a plus de classes, en U. R. S. S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop ; beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même plus exactement : c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U. R. S. S.

« Ajoutez que la philanthropie n'est plus de mise, ni plus la simple charité. L'Etat s'en charge. Il se charge de tout et l'on n'a plus besoin, c'est entendu, de secourir. De la certaine sécheresse dans les rapports, en dépit de toute camaraderie. Et, naturellement, il ne s'agit pas ici des rapports entre égaux ; mais, à l'égard de ces « inférieurs » dont je parlais, le complexe de supériorité joue en plein.

« L'esprit que l'on considère comme « contre-révolutionnaire » aujourd'hui, c'est ce même esprit révolutionnaire, ce ferment qui d'abord fit éclater les douves à demi-pourries du vieux monde tsariste. On aimerait pouvoir penser qu'un débordant amour des hommes, ou tout au moins un impérieux besoin de justice, emplit les coeurs. Mais une fois la révolution accomplie, triomphante, stabilisée, il n'est plus question de cela, et de tels sentiments, qui d'abord animaient les premiers révolutionnaires, deviennent encombrants, gênants, comme ce qui a cessé de servir. Je les compare, ces sentiments, à ces étais, grâce auxquels on élève une arche, mais qu'on enlève après que la clef de voûte est posée. Maintenant que la révolution a triomphé, maintenant qu'elle se stabilise, et s'apprivoise, qu'elle pactise, et certains diront : s'assagit, ceux que ce ferment révolutionnaire anime encore et qui considèrent comme compromissions toutes ces concessions successives, ceux-là gênent et sont honnâs, supprimés. Alors ne vaudrait-il pas mieux plutôt que de jouer sur les mots, reconnaître que l'esprit révolutionnaire (et même simplement : l'esprit critique), n'est plus de mise, qu'il n'en faut plus ? Ce que l'on demande à présent, c'est l'acceptation, le conformisme. Ce que l'on veut et exige, c'est une approbation de tout ce qui se fait en U. R. S. S. ; ce que l'on cherche à obtenir, c'est que cette approbation ne soit pas résignée, mais sincère, mais enthousiaste même. Le plus étonnant, c'est qu'on y parvient. D'autre part, la moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé. »

Nous avons choisi à dessein cette citation parce qu'elle est particulièrement dure et parce qu'elle nous semble exprimer avec une vigueur toute particulière, une sorte d'indignation spirituelle, qui, selon nos conceptions occidentales, auxquelles nous voulons à tout prix rester fidèles, ne peut émaner que d'un esprit libre dans le sens que nous donnons à la conquête de la liberté faite par la Révolution Française.

Et voici un autre passage particulièrement intéressant et qui contient l'affirmation claire que la liberté est inconciliable avec la notion dictature, même si celle-ci est exercée par le prolétariat. Parlant du culte de Staline, qui est à l'ordre du jour en ce moment en U. R. S. S., André Gide déclare :

« Que Staline ait toujours raison, cela revient à dire: que Staline a raison de tout... »

« Dictature de prolétariat nous promettaient. Nous sommes loin de compte. Oui: dictature, évidemment; celle d'un homme, non plus celle des prolétaires unis, des Soviets. Il importe de ne point se leurrer, et force est de reconnaître tout net: ce n'est point là ce qu'on voulait. Un pas de plus et nous dirons même: c'est exactement ceci que l'on ne voulait pas. »

« Supprimer l'opposition dans un Etat, ou même simplement l'empêcher de se prononcer, de se produire, c'est chose extrêmement grave: l'invitation au terrorisme. Si tous les citoyens d'un Etat pensaient de même, ce serait sans aucun doute plus commode pour les gouvernants. Mais, devant cet appauvrissement, qui donc oserait encore parler de « culture? » »

Dans le cadre d'une brève analyse, il ne nous est guère possible de citer tous les passages de cet ouvrage passionnant, dont chaque page constitue un document d'un puissant intérêt. Mais, il nous semble, pour ramasser en une formule lapidaire l'impression générale, qui se dégage de cette oeuvre, que l'auteur a voulu marquer l'aversion de tout homme civilisé contre la notion de la dictature. Tout en comprenant les raisons des révolutionnaires russes qui ont dû faire un bond de presque trois siècles alors que l'Europe avait suivi son évolution pour ainsi dire pas à pas, André Gide élève sa voix contre la contrainte de l'esprit et déclare

que la tyrannie quelle qu'elle soit ne peut servir la cause de la civilisation.

Civilisation = liberté, c'est le dogme qui se dégage de l'oeuvre critique de ce penseur. Son travail vient à son heure, il ne pourra qu'être utile et instructif.

Jean Knittel.

